

Jean-Claude Dousseau

Les certitudes
intermédiaires



Aux pendules

*Je remercie Andrée Vergnes et ma femme Dominique,
pour leur indéfectible soutien.*

Les certitudes intermédiaires

Quand la sonnette retentissait dans le vestibule, ma mère se précipitait devant le miroir du buffet, se passait un peu de poudre sur les joues, puis enfilait, été comme hiver, sa grande veste noire et argent. Elle recevait les visiteurs dans le séjour qui lui servait aussi de bureau. Souvent, c'était Monsieur José, le maçon. Il portait une combinaison de travail constellée de taches grisâtres et d'énormes chaussures poussiéreuses. Tandis que ma mère écrivait sur un cahier grand format, il s'agenouillait sur le tapis, empoignait mes cubes avec ses grosses mains calleuses et construisait des arches ou des tours que j'étais incapable de refaire. Il y avait un autre habitué : Georges l'Entrepreneur. Il riait sans arrêt. Il m'offrait des timbres étrangers. « Dans la vie, il faut faire la collection de quelque chose » me disait-il. Je les rangeais dans une boîte rouge, je n'y aurais jamais mis un timbre d'une autre provenance. C'était ma collection de timbres de Georges l'Entrepreneur.

Unique ! Très tôt, j'avais compris le but de la venue de ces deux hommes : donner une adresse où ma mère devait se rendre. Jusqu'à l'âge de sept ans, je ne cherchais pas à savoir ce qu'elle allait y faire. Parfois, ma présence gênait certaines personnes. Généralement, il s'agissait de femmes parfumées ou de messieurs en costume. À la façon dont ils me regardaient, je partais de ma propre initiative à la cuisine. Exceptionnellement, je pouvais manger du chocolat autant que je le voulais. Quand ma mère devait s'absenter, elle m'emmenait chez la marchande de laine. Tout le quartier donnait à garder à cette brave femme, bébés, gamins, chiens et vieillards.

Mon mobile sonna. C'était mon père. Il ne pensait pas que j'étais déjà là. Il me proposa de le rejoindre au café de L'Esplanade. Il s'excusa de ne pas pouvoir déjeuner avec moi, son emploi du temps était chargé...

Le bar était comble, les clients de la terrasse surpris par l'averse s'étaient tous réfugiés à l'intérieur. J'aperçus mon père, au fond, dans un angle. Je réussis péniblement à me frayer un passage. Au-dessus de lui, sur une étagère, des coupes et des médailles rappelaient que l'établissement était le siège du Club de Pétanque. Quand il me vit, il me fit un clin d'œil. Je compris. Je m'assis en face de lui, je ne tentai aucun geste affectueux et m'abstins de prononcer un seul mot. Nous évitâmes de nous regarder, l'un de nous aurait pu craquer. Quelques instants plus tard, la

serveuse nous apporta deux cafés. Mon père déplia lentement un sucre, le positionna méticuleusement entre son pouce et son index, plissa les yeux, puis le lança vers ma tasse. En plein dans le mille et pas une éclaboussure ! Comme autrefois ! Nous nous levâmes pour nous étreindre. Je suis sûr de lui avoir procuré un immense plaisir en lui montrant que je n'avais pas oublié ce rituel. J'ai toujours eu de la tendresse pour mon père. Pas un sentiment filial, il n'avait jamais eu le comportement d'un père, mais plutôt celui d'un oncle affectueux ou d'un grand ami de la famille. Il était rarement à la maison. La semaine, il visitait ses clients et il passait la plupart de ses samedis et dimanches sur les bouledromes. Parfois, nous nous sentions délaissés. « Je ne veux pas que vous vous lassiez de moi... » expliquait-il quand nous lui reprochions ses longues absences. Si ma mère l'avait tant aimé, c'était certainement parce qu'il s'était fait plus amant que mari. Quelquefois, la nuit, j'entendais craquer l'escalier qui montait aux chambres. Le lendemain matin, un bouquet de fleurs trônait sur le buffet de la cuisine et, à côté de mon bol, un petit cadeau gonflait l'étui de ma serviette. Deux fois par mois, sans prévenir, il venait nous chercher. Il avait établi tout un programme pour la journée. Généralement, nous allions dans le centre-ville. Nous commençons par le marchand de jouets, quand je fus plus âgé, c'était la Fnac, puis nous faisons, essentiellement pour ma mère, les boutiques de

vêtements. Bien qu'elle affirmait qu'elle n'avait besoin de rien, nous revenions à la voiture les bras chargés de paquets. Nous déjeunions au restaurant, jamais le même, puis nous partions, parfois très loin, visiter des lieux touristiques, une expo... Souvent, nous finissions la soirée au cinéma. Mon père ne gagnait que très moyennement sa vie. J'ai su beaucoup plus tard qu'il empruntait à droite et à gauche pour que nous puissions passer, en août, quelques jours au bord de la mer.

Mon père parlait à voix basse :

– Quand José m'a confié que Lucie avait de plus en plus de difficultés à opérer, j'ai vu planer l'inexorable...

Lucie était le deuxième prénom de ma mère. Tout le monde l'appelait ainsi, sauf ses détracteurs. Je savais déjà, ou du moins j'avais deviné tout ce qu'il me racontait. Sur quelques détails, il se méprenait. Je ne l'interrompais pas, il s'acquittait douloureusement de ce qu'il pensait être un devoir.

– Et puis un jour, elle m'a fait enlever la plaque en cuivre qu'elle astiquait tous les deux jours...

Le chagrin alourdissait peu à peu son visage. Je n'osais pas lui demander d'écourter, il en aurait encore plus souffert. Le pire arriva. Deux hommes, sous prétexte d'être ses coéquipiers, s'installèrent à notre table. Les derniers instants de ma mère se mêlèrent à des histoires de pointeur caractériel, de mauvais terrains et de cochonnets capricieux.

Visiblement exaspéré par les deux gêneurs, mon père jeta quelques pièces sur la table et d'un mouvement du menton me montra la sortie. En me raccompagnant jusqu'à la porte de la maison, il me confia qu'il avait l'intention de prendre comme compagne une certaine Brigitte que j'étais censé connaître, mais je ne voyais pas qui c'était. Malhabile, il avoua qu'il avait plus que jamais besoin d'affection... Je voulus le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour ma mère, et surtout lui expliquer par des sous-entendus ce qui parfois les avait éloignés, mais il s'enfuit quand il vit s'approcher la voisine.

Dans le quartier, tout le monde l'appelait la veuve Edmond. Ce n'était pas son nom de famille, mais le prénom de son mari qui n'avait pas survécu à douze semaines de mariage. Aucune exclamation de surprise ou de joie feinte n'accompagna son bonjour. Elle se lança immédiatement dans des propos exempts de questions et de points contestables faisant ainsi de moi un auditeur passif. Elle me donna les motifs pour lesquels nous vendions notre maison, elle me parla de ma mère, des causes probables de son décès, me rappela la date à laquelle j'avais quitté la France... Certaine que l'Afrique avait aggravé mon cas, cette femme me considérait comme encore plus idiot qu'autrefois. Elle énuméra toutes les souffrances d'une femme sans compagnon, face aux aléas de la vie. Je me doutais qu'elle allait me demander de lui rendre un service. Cela ne tarda pas. Elle m'implora